

Comment peut-on être rousseau ? Étude de la perception de la rousseur au siècle des Lumières

How can one be a redhead ? Study of the perception of redheadedness in the Age of Enlightenment

Valérie André

Volume 50, numéro 2, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084006ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084006ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

André, V. (2021). Comment peut-on être rousseau ? Étude de la perception de la rousseur au siècle des Lumières. *Études littéraires*, 50(2), 209–231.
<https://doi.org/10.7202/1084006ar>

Résumé de l'article

« Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée. On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains. » La citation de *L'Esprit des lois* est célèbre. Montesquieu ne laisse subsister aucun doute quant à la véracité des faits qu'il rapporte. À l'en croire, dans l'ancienne Égypte, la prévention contre les individus convaincus de délit de rousseur confinerait au génocide ! Or notre philosophe n'est pas homme à traiter l'érudition avec désinvolture. Consignée au titre d'*exemplum a contrario*, la cruauté absurde des « meilleurs philosophes du monde » semble être tenue pour argent comptant, et l'extermination systématique des personnes rousses pour pratique avérée. La prévention qui touche la rousseur est ancestrale : méchanceté, lubricité, félonie, odeur nauséabonde, caractère démoniaque, on ne compte plus les avatars du préjugé. Cette étrange fascination faite d'attraction et de répulsion s'est perpétuée de siècle en siècle, un peu partout dans l'occident chrétien, comme une rumeur qui se construit et enflé, jusqu'à la démesure, au point de devenir une vérité unanimement reconnue, et finalement indiscutable. Pourfendeur des superstitions et des outrages faits à la Raison, le XVIII^e siècle allait-il imposer un frein à la circulation d'une idée reçue aussi stupide qu'inconvenante ? Tout encouragerait à le croire, si le retour aux textes ne bémolisait l'optimisme spontané du chercheur et ne l'encourageait à l'exercice de la prudence. Comment peut-on être rousseau au siècle des Lumières ? Telle est la question à laquelle cette étude s'efforcera de répondre. Ne pas tuer les roux conduirait au génocide.



Comment peut-on être rousseau ? Étude de la perception de la rousseur au siècle des Lumières

VALÉRIE ANDRÉ

« *Malpelo si chiamava così perché aveva i capelli rossi; ed aveva i capelli rossi perché era un ragazzo malizioso e cattivo [...]* », « il se nommait Malpelo, parce qu'il avait les cheveux rouges; et il avait les cheveux rouges, parce que c'était un garçon malicieux et méchant [...] »¹. La circularité du raisonnement est désarmante, l'apparent syllogisme confine au palindrome. Le déterminisme des naturalistes français semble avoir convaincu les véristes italiens qui, on le sait, ne cachent pas leur dette envers Zola et ses disciples. Quoi qu'il en soit, le célèbre *incipit* de *Rosso Malpelo*, nouvelle emblématique de l'œuvre de Giovanni Verga, traduit de façon exemplaire la « tragédie du roux » qui se perpétue, sans frontières, depuis la plus haute Antiquité dans la civilisation judéo-chrétienne. Stigmate accusateur ou signe d'élection, la rousseur condamne inéluctablement ceux qui l'arborescent à une difficile marginalité.

Poufendeur des superstitions et des outrages faits à la raison, le XVIII^e siècle allait-il imposer un frein à la circulation d'une idée reçue aussi stupide qu'inconvenante ? Tout encouragerait à le croire, si le retour aux textes ne bémolisait l'optimisme spontané du chercheur et ne l'encourageait à l'exercice de la prudence. Comment peut-on être rousseau au siècle des Lumières ? Telle est la question à laquelle cette étude s'efforcera de répondre.

Du dieu Seth des Égyptiens au traître Judas, du Diable lui-même à ses suppôts terrestres, sorcières et autres créatures malfaisantes, la rousseur, même supposée, hante un imaginaire collectif ambivalent qui l'associe le plus souvent à l'impureté malsaine, la sensualité lascive, la liaison intime avec les puissances maléfiques. S'il fait peur, le roux, cet *autre*, fascine et intrigue, il alimente un réservoir inépuisable de fantasmes hélas encore très vivaces : les roux sentent

1. Giovanni Verga, « Rosso Malpelo », dans Carla Riccardi (dir.), *Vita dei campi*, Firenze, Le Monnier, 1987, p. 49, et dans *Nouvelles siciliennes, La vie aux champs*, Paris, Denoël, 1976, p. 81, pour la version française.

mauvais, les enfants roux ont été conçus pendant les règles de leur mère, ils ont regardé le soleil à travers une passoire, les rousses sont lascives et nymphomanes, elles sont en état de menstruations permanentes, les roux sont faux et bagarreurs, ils ont une propension à l'hypocrisie et à la trahison... La liste est loin d'être exhaustive et se passe de commentaires².

« Les préjugés sont la raison des sots », sentenciant Voltaire³. Que ne s'en souvenait-il lorsqu'il frappait les malheureux rousseaux de méchants anathèmes⁴ ! Tel sera l'objet de cet article : la relative indifférence avec laquelle les hommes et les femmes du XVIII^e siècle semblent avoir accueilli les idées reçues qui entourent les personnes rousses est loin d'être anodine. Désintérêt n'est pas neutralité, le siècle des Lumières a participé, sans s'en rendre compte, à la banalisation et à la pérennisation d'une perception discriminante de la roussure.

S'il semble être apparu en même temps que les premiers « rouquins », le préjugé s'est construit et fortifié au fil des siècles sans qu'on puisse le dater avec précision⁵. Il est néanmoins possible de mettre en évidence quelques moments importants de son histoire, autant de jalons indiscutables dans l'élaboration de la « mythologie du roux », définitivement accomplie à l'aube des Temps modernes⁶.

On reparlera des Égyptiens et de leurs prétendus sacrifices d'hommes roux, mis à mort par analogie avec Seth, le meurtrier d'Osiris. Les philosophes – Montesquieu et Voltaire, pour ne pas les nommer – ont une lourde responsabilité dans cette vision tronquée de l'Histoire qu'ils ont contribué à entériner et à vulgariser... Mais arrêtons-nous d'abord sur les vrais *coupables*, ceux qui, parmi les premiers, ont désigné les roux à la vindicte populaire. « Les roux au nez pointu, aux yeux petits, sont méchants. Mais ceux qui ont le nez camus et qui sont grands, sont bons », affirmait déjà Hippocrate dans les *Épidémies*⁷, avant d'être rejoint quelque temps plus tard par Aristote : « La couleur rousse est

2. Pour une étude approfondie des préjugés liés à la roussure, de leur histoire et leur transposition en littérature, nous renvoyons à nos ouvrages *Réflexions sur la question rousse*, Paris, Tallandier, 2007, et *La Roussure infamante*, Bruxelles, Éditions de l'Académie (Académie en poche), 2014. Nous nous pencherons ici exclusivement sur la perception du roux au XVIII^e siècle, simplement esquissée dans lesdites études.

3. Voltaire, *Poème sur la loi naturelle*, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 2007, vol. 32b, p. 84.

4. On pense en particulier à *La Crépinade*, dirigée contre Jean-Baptiste Rousseau, dont il sera question plus loin.

5. Les témoignages antiques abondent et il est très probable que la relation complexe d'attraction/répulsion que le « groupe » entretient avec ces individus chromatiquement marginaux ait précédé l'invention de l'écriture. Cette fois encore, on se reportera sur ce point aux monographies déjà citées, *passim*.

6. Pour toute cette partie, on se reportera à *Réflexions sur la question rousse*, *op. cit.*, p. 13-57, *passim*.

7. Hippocrate, *Épidémies*, II, 5, 1 ; cité par Simon Byl. « Hippocrate et l'ambivalence », *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 81, n° 1 (2003), p. 33.

une espèce d'infirmité du poil, et tout ce qui est faible vieillit plus vite⁸. Voilà l'ambivalence de la rousseur et son identification avec un handicap consignées par des savants peu suspects de sacrifier à la bagatelle. S'étonnera-t-on, dès lors, de voir leurs successeurs leur emboîter le pas? Des *Physiognomonica*, attribués à Aristote, aux traités de Polemon (II^e s. PCN), Adamantius (IV^e s. PCN) ou d'un anonyme latin, parfois appelé pseudo-Apulée, tous s'entendent à mettre en garde contre le caractère ambigu de ces êtres pleins de « finesse et de tromperie »⁹. La physiognomonie, puisque c'est d'elle qu'il s'agit ici, entend étudier le « rapport qui lie l'extérieur à l'intérieur, la surface visible à ce qu'elle couvre d'invisible »¹⁰ – en d'autres termes, analyser le physique des individus pour mieux pénétrer et dévoiler leur caractère –, et établir une correspondance entre les comportements des animaux et ceux des humains qui leur ressemblent.

Toute farfelue qu'elle puisse paraître, la pseudo-science avait devant elle un long chemin de prospérité; elle trouve, aujourd'hui encore, de farouches défenseurs¹¹. Après un détour par le monde arabe, elle retrouve le Moyen Âge chrétien, assortie d'observations liées à la croyance très vive dans les pratiques astrologiques et divinatoires. Le physiognomoniste n'est plus alors un simple praticien initié au décryptage des signes, il est devenu une sorte de devin que l'on consulte et dont les avis ressemblent à des oracles. En émigrant, la pseudo-science s'était offert une dimension magique qui, du Moyen Âge à la Renaissance, est perceptible dans la plupart des ouvrages. À la fin du xv^e siècle, certains auront à cœur de lui rendre son visage originel et tenteront de rationaliser un discours devenu par trop obscurantiste. Le plus célèbre d'entre eux, Giambattista Della Porta, tentera de l'infléchir vers un discours plus « cartésien » – osons l'anachronisme –, qui ne l'empêchera pas de reproduire les clichés véhiculés par ses aînés. Sans grande surprise, il manifeste peu de sympathie envers les personnes rousses à qui il fait les honneurs de plusieurs sections. Il a tout lu, semble-t-il, et le catalogue qu'il dresse reprend point par point ce qu'on peut trouver chez les Anciens, y compris la remarque d'Aristote sur le blanchissement prématuré des cheveux. On retiendra qu'à l'image du renard, elles sont impudentes, fausses, enclines à la trahison, irascibles et violentes¹².

8. Cité par Simon Byl, *Recherches sur les grands traits biologiques d'Aristote: sources écrites et préjugés*, Bruxelles, Palais des Académies, 1980, p. 264 et p. 280-281.

9. Voir à ce propos Valérie André, *Réflexions sur la question rousse, op. cit.*, p. 27-33.

10. Johann Caspar Lavater, cité par Jacques Proust, « Diderot et la physiognomonie », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n°13 (1961), p. 317. L'article, déjà ancien, offre une belle synthèse de la réception des thèses physiognomonistes au xviii^e siècle, et en particulier chez Diderot. On y reviendra.

11. La morphopsychologie, tellement à la mode dans le monde de l'entreprise dans les années 1980, n'est rien d'autre qu'une version modernisée de l'antique physiognomonie.

12. Giambattista Della Porta, *De Humana Physiognomoniam*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990 [1586]. L'essentiel des remarques concernant les personnes rousses se trouvent aux

Abandonnons un temps l'étude des caractères et revenons en arrière. Le christianisme allait, à son tour, fournir son lot de preuves à charge à l'encontre des rousseaux. Issus du judaïsme, les « sectateurs de Jésus », comme les appelle souvent Voltaire¹³, regardent les Juifs avec méfiance. L'ancienne Église romaine représente les juifs du Temple sous la forme d'une truie allaitant ses petits. Le lexique a gardé un souvenir de cette identification injurieuse : le substantif *marrane* désigne un juif d'Espagne ou du Portugal, converti sous la contrainte mais resté fidèle à sa foi. Le fait est troublant si on se rappelle que le mot dérive directement de l'espagnol *marrano*, terme dépréciatif désignant le cochon, ce même cochon que les physiognomonistes, encore eux, associaient, comme le renard, aux porteurs de cheveux roux ! Il n'en fallait pas plus pour que l'inconscient collectif associe le préjugé anti-roux et le sentiment antijuif, appelé à se convertir en antisémitisme à la fin du XIX^e siècle¹⁴. Judas Iscariote, l'apôtre félon, le traître avide, responsable de la mort du Christ, le juif par excellence pouvait-il avoir la barbe et les cheveux d'une autre couleur ? C'est en tout cas l'idée reçue qui allait durablement s'imposer depuis le Moyen Âge¹⁵, même si le retour aux textes – évangiles canoniques et apocryphes – infirme définitivement la croyance, ancrée dans la langue et les proverbes des langues européennes¹⁶. Judas est roux parce qu'il est mauvais, les roux ne sauraient être bons puisqu'ils portent au visage la même couleur que Judas. Toujours la poule et l'œuf... Le même mécanisme conduira à *roussifier* Marie-Madeleine, la pécheresse repentie, et à doter les femmes rousses d'une aura sexuée dont se souviendra le XIX^e siècle¹⁷.

pages 49 et 104. On trouve chez Della Porta une réflexion que nous n'avions lue nulle part ailleurs : Énée était roux et il a trahi sa patrie (« Æneas russo colore erat, et suæ patriæ proditor », chap. « Russus color », p. 104).

13. Par exemple, dans *Dieu et les hommes*, *Ceuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994, vol. 69, chap. XXXV, p. 437.

14. L'association des deux préjugés a été souvent soulignée, notamment par Jacques Lanzmann dans son autobiographie *Le Têtard*, Paris, Robert Laffont (Le Livre de poche), 1976, p. 7-8 : « Moi, je m'étais toujours senti plus français que juif, mais aussi bien plus rouquin que français et juif. J'étais un rouquin-français-juif de parents divorcés-citadins transplanté-analphabète-et-paysan [...]. À Groutel, j'avais souffert de mes cheveux rouges j'étais un dépigmenté, un poil de brique, un maudit petit rouquin qui avait pris le soleil à travers une passoire. À Melun, j'eus à faire face à ceux qui me reprochaient – et c'était généralement les mêmes –, ma rouquinerie et ma juiverie. »

15. Nombreux sont les auteurs à s'être penchés sur la prétendue rousseur de Judas. À leur tête, Michel Pastoureau dont les travaux sur la couleur sont incontournables. On citera plus particulièrement : « Tous les gauchers sont roux », *Le Genre humain*, n^{os} 16-17 (1988), p. 343-354. Pour plus de références, voir Valérie André, *Réflexions sur la question rousse*, *op. cit.*, p. 50-54.

16. « Barbe de Judas », « bran de judas », « taques de Judas », « broda Judakowska », « Judas color », « roux comme Judas » ...

17. Le temps nous manque pour développer ici les liens entre prostitution et rousseur. On relira à ce propos Valérie André, *Réflexions sur la question rousse*, *op. cit.*, p. 47 sq. Sur la

Retenons enfin un dernier élément, dont il faudra se souvenir. Le christianisme a entretenu chez le fidèle une peur du diable qui, dès le XII^e siècle, se transforme en véritable hantise¹⁸. Les démons, jadis immatériels, se présentent désormais sous la forme d'êtres vivants, Satan s'insinue dans les corps et prend possession des âmes. La frontière entre l'homme et la bête s'estompe, les loups-garous repeuplent les forêts. Lorsqu'il revisite le *Roman de Renart*, vers 1289, Jacquemart Gielée abandonne définitivement l'image de l'aimable coquin des premières branches pour doter le personnage d'une signification allégorique radicalement négative. *Renart le nouvel* est l'incarnation du Mal omnipotent. Or, Renart est roux, *roux comme Judas*, et la rousseur, déjà tenue pour une marque de fausseté, devient un attribut diabolique dont il faut se méfier, à tout prix.

Voilà donc résumée en quelques lignes l'archéologie d'un préjugé dont tous les éléments se trouvent rassemblés à la Renaissance et dont nous avons hérité, *mutatis mutandis*. Seul le caractère olfactif, si souvent convoqué, échappe à une *explication* (à moins qu'on ne le mette en relation avec l'odeur de soufre que devrait répandre le Diable) et à une généalogie convaincantes. Pourtant, comme les autres marques distinctives, il a traversé les siècles sans prendre la moindre ride. L'âge classique n'apportera rien de neuf, l'idée reçue tourne désormais en roue libre. Comment le XVIII^e siècle a-t-il réagi face à cette imagerie du roux? La question est complexe, la réponse ne le sera pas moins.

Depuis quelques dizaines d'années, les recherches sur la couleur se sont multipliées et ont mis en évidence la nécessité de recourir à une approche transdisciplinaire. Tout récemment, la revue *Dix-huitième siècle* consacrait son numéro thématique à «La couleur des Lumières», démontrant de façon convaincante l'omniprésence de la question chromatique dans la vie intellectuelle, culturelle et artistique du temps¹⁹. «À l'âge des Lumières, en lien avec de nouvelles pratiques et de nouveaux usages s'instaure progressivement une véritable culture de la couleur», rappellent Aurélia Gaillard et Catherine Lanoë²⁰, «le 18^e siècle apparaît alors comme le siècle de la couleur»²¹, une «oasis» colorée

rousseur problématique de Marie-Madeleine, on consultera Katherine Roudou, *Le Thème de sainte Marie-Madeleine dans la littérature d'expression française, en France et en Belgique, de 1814 à nos jours*, Paris, Honoré Champion, 2014, et «Des souvenirs dormant dans cette chevelure... Étude de la chevelure magdaléenne dans la littérature contemporaine», *Studi Francesi*, n° 161 (2010), p. 232-243.

18. À ce propos, on consultera l'excellente étude de Robert Muchembled, *Une histoire du Diable. XII^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2000.

19. «La couleur des Lumières», *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019).

20. Aurélia Gaillard et Catherine Lanoë, «Couleur(s) sur les Lumières», *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019), p. 18.

21. Élodie Ripoll, «La couleur dans le roman des Lumières. Enjeux, emplois et évolutions», *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019), p. 78. Voir également, de la même auteure, *Penser la couleur*

aux multiples facettes. Les nuanciers s'enrichissent, les teintes se déclinent selon une palette de plus en plus raffinée. Le rouge s'impose comme « la plus belle des couleurs », symbole de l'harmonie parfaite²². Aussi, à l'heure où le bon usage de la raison invite les humains à remettre en question croyances aveugles et superstitions d'un autre âge, s'attendrait-on à rencontrer des discours contrastés sur la signification de la rousseur, perçue comme la fusion du mauvais jaune et du mauvais rouge²³.

La superstition est une « espèce d'enchantement ou de pouvoir magique, que la crainte exerce sur notre âme », se lamente Jaucourt, une « fille malheureuse de l'imagination [qui] emploie pour la frapper, les spectres, les songes et les visions. [...] Ses préjugés sont supérieurs à tous les autres préjugés »²⁴. Il y revient vivement dans l'article « Préjugé » :

Il y a des *préjugés* universels, et pour ainsi dire héréditaires à l'humanité, telle est cette prévention pour les raisons affirmatives. Un homme voit un fait de la nature, il l'attribue à telle cause, parce qu'il aime mieux se tromper que douter. [...] C'est cette maladie de l'entendement qui favorise la superstition et mille erreurs populaires²⁵.

Quelle définition conviendrait mieux pour rendre compte du *délit de rousseur*? Pourtant, on chercherait en vain une quelconque remise en cause du préjugé dans les volumes de l'*Encyclopédie* :

ROUX, couleur d'un rouge pâle, semblable à celle d'une brique à moitié cuite, comme un daim, &c.

ROUSSEUR, s. f. ou *tache de rousseur*, *lentigo*, est une maladie ou difformité de la peau. Cette *rousseur* se dissipe avec le lait virginal, avec l'huile d'amandes douces mêlée avec le cerat [*sic*] ordinaire. Le docteur Quincy emploie aussi ce terme pour signifier une sorte d'éruption qui vient à la peau, surtout aux femmes grosses²⁶.

en littérature. *Explorations romanesques des Lumières au réalisme*, Paris, Classiques Garnier, 2018.

22. Bernardin de Saint-Pierre, cité par Marco Menin, « La philosophie des couleurs de Bernardin de Saint-Pierre », *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019), p. 134.

23. Voir en particulier Michel Pastoureau, « Tous les gauchers sont roux », *art. cit.*

24. Chevalier de Jaucourt, « Superstition » [en ligne], dans Denis Diderot et Jean Le Rond d'Alembert, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers* article cité d'après l'*Édition Numérique Collaborative et Critique* [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopédie/article/v15-2250-0/>]. Nous avons choisi de moderniser la ponctuation et l'orthographe des citations présentes dans l'ensemble de cet article. Pour les renvois à l'*Encyclopédie*, nous utilisons désormais l'abréviation *ENCCRE*, traditionnelle pour cette édition numérique.

25. Chevalier de Jaucourt, « Préjugé » [en ligne], *Encyclopédie*, article cité d'après l'*ENCCRE* [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopédie/article/v13-642-0/>].

26. « Roux » et « Rousseur » [en ligne], *Encyclopédie*, articles cités d'après *ENCCRE* [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopédie/article/v14-1437-0/> ; <http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopédie/article/v14-1426-0/>].

Peut-être la critique se cache-t-elle ailleurs, comme les collaborateurs de Diderot et d'Alembert nous y ont habitués lorsqu'ils veulent tromper les censeurs? *Que nenni!* Nulle part il n'est fait mention des idées reçues concernant la roussure, pourtant bien présentes à l'époque. Pour nous en convaincre, reprenons les éditions successives du *Dictionnaire de l'Académie française*. La même définition se trouve reproduite, inchangée, en 1718, 1740, 1762 et 1798:

ROUX, OUSSE. Adjectif. Qui est de couleur entre le jaune et le rouge. *Roux comme une vache. Poil roux. Cheveux roux. Barbe rousse. Perruque rousse.* [...] On dit prov. *Barbe rousse & noirs cheveux ne t'y fie si tu ne veux*, pour dire, qu'il faut se défier de ceux qui ont les cheveux noirs & la barbe rousse. [...]

ROUX. Subst. masc. La couleur rousse. *Il est d'un roux ardent, d'un vilain roux, d'un roux désagréable.*

L'édition de 1798 ajoute cette acception en botanique: «Les Jardiniers appellent Vents-roux, Des vents d'Avril froids et secs, qui font tort aux arbres fruitiers. Voilà sans doute pourquoi on appelle la Lune d'Avril, *La Lune rousse.*»²⁷

Le *Dictionnaire de Trévoux* est plus éloquent; décalque littéral du dictionnaire de Furetière, il mentionne explicitement le lien avec Judas et l'odeur désagréable des personnes rousses:

Roux, Rousse, adj et subst. Couleur jaune un peu ardente, qu'on appelle autrement *poil de Judas. Rufus, rufus color.* Les roux et les rouses sont sujets à sentir le gousset, le pied de Messager²⁸.

Et de rappeler, à l'article «Rousseur» que les taches du même nom sont familièrement appelées *bran de Judas*²⁹.

C'est le moment de revenir au dieu Seth et aux sacrifices de substitution perpétrés pour le mettre symboliquement à mort et anéantir sa puissance dévastatrice. Dans ce célèbre extrait «De l'esclavage des nègres», au livre XV de *L'Esprit des lois*, Montesquieu écrivait, sans autre commentaire:

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie, qui font les eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée. On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Égyptiens, les meilleurs philosophes

27. Académie française, *Dictionnaire* [en ligne], site Internet *Dictionnaire de l'Académie française* [https://www.dictionnaire-academie.fr].

28. *Dictionnaire de Trévoux* [en ligne], édition lorraine, Nancy 1738-1742, site Internet *Centre national de ressources textuelles et lexicales (CNRTL)* [https://www.cnrtl.fr/dictionnaires/anciens/trevoux/menui.php]; et «Roux» dans Antoine Furetière, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts* [...], La Haye, A. et R. Leers, 1690.

29. *Id.*

du monde, étaient d'une si grande conséquence, qu'ils faisaient mourir tous les hommes roux qui leur tombaient entre les mains³⁰.

Inutile de souligner l'antiphrase rhétorique dont use le baron de La Brède pour dénoncer le caractère inhumain de la pratique, l'intérêt est ailleurs. L'auteur ne laisse subsister aucun doute quant à la véracité des faits qu'il rapporte. À l'en croire, dans l'ancienne Égypte, la prévention contre les individus convaincus de délit de rousseur confinerait au génocide! Or notre philosophe n'est pas homme à traiter l'érudition avec désinvolture. Consignée au titre d'*exemplum a contrario*, la cruauté absurde des « meilleurs philosophes du monde » semble être tenue pour argent comptant, et l'extermination systématique des personnes rousses pour pratique avérée.

Voltaire y fait lui aussi une allusion dans *L'Essai sur les mœurs* lorsque sa plume acide stigmatise la barbarie des sacrifices humains, accomplis en liesse pour apaiser les appétits cannibales des dieux que l'on vénère :

Les hommes auraient été trop heureux, s'ils n'avaient été que trompés ; mais le temps, qui tantôt corrompt les usages et tantôt les rectifie, ayant fait couler le sang des animaux sur les autels, des prêtres, bouchers accoutumés au sang, passèrent des animaux aux hommes [...], sous prétexte qu'il fallait donner à Dieu ce qu'on avait de plus cher. [...] C'était un temps où les grands États étaient déjà établis, où la Syrie, la Chaldée, l'Égypte, étaient très florissantes ; et déjà en Égypte, suivant Diodore, on immolait à Osiris les hommes roux ; Plutarque prétend qu'on les brûlait vifs³¹.

Cette fois, l'auteur nous révèle ses sources – les mêmes, d'ailleurs, que celles de Montesquieu qui, comme lui, a puisé chez Plutarque et Diodore de Sicile. Avec tout de même une nuance : l'historien, prudent, se garde d'endosser la responsabilité et la renvoie explicitement à ses illustres devanciers. Les sarcasmes méprisants du patriarche à l'encontre des cultes égyptiens sont bien connus³² et sans doute ajoutait-il foi sans grande peine aux dires de ses aînés, mais le réflexe du savant l'emporte sur l'engagement du croisé. Voltaire le rappelle, *on prétend...* Il fait bien. Le retour aux textes est éloquent. Plutarque comme Diodore parlent de sacrifices animaliers, en aucun cas de

30. Montesquieu, « De l'esclavage des nègres », *De l'esprit des lois*, livre XV, chap. 5, Paris, Garnier / Flammarion, 1995, p. 393. On pourra également consulter le manuscrit original numérisé sur Gallica [<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b600037q>].

31. Voltaire, « Des victimes humaines », *Essai sur les mœurs*, Paris, Classiques Garnier, 1963, t. I, XXXVI, p. 126-127.

32. À ce propos, nous renvoyons à notre ouvrage *Le Traité sur la tolérance de Voltaire. Un champion des lumières contre le fanatisme*, Paris, Honoré Champion, 1997. On consultera en outre Raymond Trousson et Jerom Vercruyse (dir.), *Dictionnaire de Voltaire*, Paris, Honoré Champion, 2003, *passim*.

sacrifices humains³³! L'extrapolation est lourde de sens et elle est parvenue jusqu'à nous.

Soucieux de mettre leurs lecteurs en garde contre la barbarie des pratiques religieuses, Montesquieu et Voltaire stigmatisent certes le recours à la mise à mort d'innocents immolés sur l'autel de la bêtise, mais ils ne semblent nullement s'indigner du choix singulier des victimes. Serait-ce parce qu'à leurs yeux, il était « naturel », ou plutôt *évident*, que la rousseur fût considérée comme une tare? C'est en tout cas ce que semble penser Voltaire. Relisons ces quelques vers, extraits d'une méchante *Crépinade* lancée en 1736 contre le pauvre Jean-Baptiste Rousseau, l'une de ses têtes de Turc favorites :

Le diable un jour, se trouvant de loisir,
Dit: « Je voudrais former à mon plaisir
Quelque animal dont l'âme et la figure
Fût à tel point au rebours de nature,
Qu'en le voyant l'esprit le plus bouché
Y reconnût mon portrait tout craché. »
Il dit, et prend une argile ensouffrée,
Des eaux du Styx imbue et pénétrée;
Il en modèle un chef-d'œuvre naissant,
Pétrit son homme, et rit en pétrissant.
D'abord il met sur une tête immonde
Certain poil roux que l'on sent à la ronde;
Ce crin de juif orne un cuir bourgeonné,
Un front d'airain, vrai casque de damné;
Un sourcil blanc cache un œil sombre et louche;
Sous un nez large il tord sa laide bouche.
Satan lui donne un ris sardonien
Qui fait frémir les pauvres gens de bien,
Cou de travers, omoplate en arcade,
Un dos cintré propre à la bastonnade;
Puis il lui souffle un esprit imposteur,
Traître et rampant, satirique et flatteur.
Rien n'épargnait: il vous remplit la bête
De fiel au cœur, et de vent dans la tête³⁴.

33. Pour une analyse complète des sources de Montesquieu et Voltaire, on relira Valérie André, *Réflexions sur la question rousse, op. cit.*, p. 14-20. Seul Manéthon parle de sacrifices humains. Les historiens sont très divisés sur l'existence de cette pratique rituelle. Voir Jean Yoyotte, « Héra d'Héliopolis et le sacrifice humain », *École pratique des hautes études – section des sciences religieuses. Annuaire*, t. 89 (1980), p. 31-102.

34. Voltaire, « La Crépinade », *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 2003, vol. 16, p. 327-328.

Aucun détail ne manque au tableau, tous les éléments du préjugé se voient rimés par Voltaire qui, l'ironie est plaisante, rejoint la cohorte des physiognomonistes et des chrétiens accusateurs. Pouvait-on imaginer pire caricature? On croirait relire cette fameuse épigramme de Martial, qui nous retiendra plus loin : « *Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læsus, rem magnam præstas, Zoile, si bonus es*³⁵ ». Créature diabolique, notre homme est contrefait, il affiche une laideur qui trahit la noirceur de son âme, il sent mauvais et la couleur de ses cheveux lui donne des allures de traître juif. Judas n'est jamais bien loin. François Moureau l'a démontré dans son édition critique, c'est bien à lui que pense Voltaire lorsqu'il s'en prend à ce Rousseau-*rufus*, si souvent maltraité dans sa correspondance³⁶. Le philosophe y revient ailleurs, nous engageant à penser qu'à ses yeux, les individus couleur carotte sont définitivement de bien mauvais sujets. Prenons le chant XVIII de la célèbre *Pucelle d'Orléans*, épopée satirique où le philosophe traite Jeanne la bonne Lorraine avec assez peu de déférence. Lorsque la chevalière et le roi Charles rencontrent une bande de chevaliers félons, Voltaire répète les mêmes insultes, tournées dans de nouveaux décasyllabes :

Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête ;
 Sa barbe torse ombrage un long menton ;
 Ses yeux tournés, plus menteurs que sa bouche,
 Portent en bas un regard double et louche ;
 Ses sourcils roux, mélangés et retors,
 Semblent loger la fraude et l'imposture ;
 Sur son front large est l'audace et l'injure,
 L'oubli des lois, le mépris des remords ;
 Sa bouche écume, et sa dent toujours grince.
 Le sycophante, à l'aspect de son prince,
 Affecte un air humble, dévot, contrit,
 Baisse les yeux, compose et radoucit
 Les traits hagards de son affreux visage.
 Tel est un dogue au regard impudent,
 Au gosier rauque, affamé de carnage,
 Il voit son maître, il rampe doucement,
 Lèche ses mains, le flatte en son langage,
 Et pour du pain devient un vrai mouton
 Ou tel encore on nous peint le démon,
 Qui, s'échappant des gouffres du Tartare,
 Cache sa queue et sa griffe barbare [...]³⁷.

35. Martial, *Epigrammata*, XII, 54, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1911, t. 2, p. 257 : « Le poil rouge et la face noire, avec ta jambe trop courte et ton œil chassieux, tu accompliras un réel exploit, Zoïle, si tu parviens à être un homme bon » ; nous traduisons.

36. François Moureau, introduction à « La Crépinade » dans Voltaire, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, p. 320.

37. Voltaire, « Chant XVIII », *La Pucelle d'Orléans*, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1970, vol. 7, p. 535.

Flagorneur, hypocrite, tartufe, diable en un mot, le méchant Frélon, puisque c'est là le nom du triste sire, a tout pour plaire. Et Voltaire d'écornifler son ennemi de toujours, le journaliste Élie Fréron, à peine déguisé derrière cette désignation transparente³⁸, et accablé des mêmes qualificatifs que Jean-Baptiste Rousseau. Arouet serait donc atteint de roussophobie, comme beaucoup d'autres avant et après lui ! Est-il en cela représentatif du siècle qui porte aujourd'hui son nom ? Pour tenter de répondre plus précisément à cette interrogation, nous nous sommes livrée à un examen minutieux de la production imprimée du XVIII^e siècle, envisagée jusqu'ici dans une perspective beaucoup plus large.

Outre les références issues de nos précédentes recherches, nous avons opéré un dépouillement systématique des œuvres numérisées sur Gallica et Google books, croisées avec les occurrences issues de la base de données Frantext, à chaque fois resituées dans leur contexte. Les termes et expressions recherchés, tous hyponymes du *rouge*, sont : *roux*, *rousse*, *rousseur*, *rousseau*, *fauve*, *vermillon*, *cheveux rouges*, *écarlate*, *couleur de feu*³⁹. Si nous pensons avec Élodie Ripoll que les résultats obtenus ne sauraient passer pour définitifs et doivent être maniés avec prudence – « l'approche statistique reste [...] délicate à manier en littérature, et "fournit [seulement] des données, nullement une interprétation"⁴⁰ » –, ils confirment néanmoins nos premières impressions de lecture. Omniprésente dans la littérature du XIX^e siècle – médicale, scientifique, littéraire ou artistique –, la rousseur est assez peu convoquée dans les sources imprimées du siècle des Lumières⁴¹. On retrouve néanmoins l'ensemble des caractéristiques relevées dans ce qui précède, répondant au discours doxique véhiculé depuis l'Antiquité. Nous nous arrêtons sur quelques aspects qui nous semblent mériter un commentaire.

Laissons de côté les récits de voyage, où les auteurs recensent avec le plus grand étonnement le goût de certains peuples pour une rousseur obtenue à force de teintures et d'artifices cosmétiques, et tournons-nous vers le discours (pseudo- et para-) médical. On ne compte plus les recettes miraculeuses, consignées pour

38. Le jeu de mots évident avec le nom de l'insecte, le *frélon*, est repris par Voltaire dans plusieurs de ses œuvres, en particulier dans *Le Café ou l'Écossaise*. Il était connu de tous ses lecteurs.

39. L'adjectif *rouquin*, très fréquent aujourd'hui, n'est attesté en français qu'à partir de 1845.

40. Élodie Ripoll, *Penser la couleur en littérature*, op. cit., p. 280. Notons que dans les recensements effectués pour son article sur « La couleur dans le roman des lumières » (art. cit.), Ripoll n'a pas intégré les désignations du *roux* dans les termes systématiquement recherchés (p. 80). Elle en recense néanmoins quelques occurrences.

41. À titre anecdotique, on signalera que sur les 701 textes du corpus classique 1700-1799, Frantext recense 95 occurrences du mot *roux*, et 47 du mot *rousse*. Pour la période suivante, 1800-1899, le corpus compte 1151 textes. On y rencontre 2417 fois l'adjectif *roux* et 1419 fois l'adjectif *rousse*. Tous les exemples ne sont pas significatifs, mais ils sont représentatifs de la fréquence différentielle des lexèmes d'un siècle à l'autre.

faire disparaître les disgracieuses éphélides, qui font le malheur des belles dames, et dissimuler une pilosité par trop rougeoyante.

Quant à la rousseur, explique sérieusement le *Médecin des dames* dans un chapitre listant « les précautions à prendre contre les difformités », c'est un inconvénient auquel on pourrait remédier en [...] rasant [les cheveux] jusqu'à ce qu'on aperçoive un changement de couleur. On conseille encore de frotter la tête avec du jus d'oignon blanc, ou de faire usage d'un peigne de plomb, etc⁴².

Le ridicule consommé des remèdes proposés a de quoi surprendre sous la plume d'authentiques hommes de science. Aussi les trouve-t-on parfois moqués par les satiristes qui ne résistent pas au plaisir de la pasquinade. Claude-François-Xavier Mercier, le secrétaire du chevalier de Jaucourt, mieux connu sous le nom de Mercier de Compiègne, ne s'en prive guère dans son scatologique *Éloge du pet*, paru en 1798. C'est au « cit. Quinq. . . » – probablement Antoine Quinquet, l'inventeur de la lampe à huile – qu'il attribue cette formidable découverte, l'« esprit de pet [serait miraculeux] pour enlever les taches de rousseur » :

Il s'imagina que quelques gouttes de ce résultat pourraient enlever les taches de rousseur de la peau. Il en essaya le lendemain sur le visage de plusieurs jolies haren-gères du marché aux poirées, qui toutes perdirent sur le champ ces vilaines taches, et virent avec tout le plaisir qu'on peut s'imaginer, leur teint blanchir à vue d'œil⁴³.

La galéjade est plaisante mais ne doit pas occulter les doctes affirmations des traités d'obstétrique. On le sait, le XVIII^e siècle constitue un moment essentiel dans l'histoire de la médecine gynécologique et de la science des accouchements⁴⁴. Longtemps confiés aux bons soins des matrones de village, les accouchements font progressivement l'objet d'études scientifiques dignes de ce nom et tendent à être enfin pratiqués par des sages-femmes formées à la science obstétrique. Parmi elles, Angélique le Boursier du Coudray fait figure de pionnière. Son nom reste attaché à l'apprentissage pédagogique de l'art de l'enfantement⁴⁵. Dans son célèbre *Abrégé de l'art des accouchements*, elle admoneste : « On préfère les nourrices qui ont les cheveux noirs ou châ-tains, à celles qui les ont blonds ou roux. Ces dernières ayant pour l'ordinaire

42. Jean Goulin et Anselme Jourdain, *Le Médecin des dames, ou l'art de les conserver en santé* [...], Paris, Chez Vincent, 1771, p. 279.

43. Mercier de Compiègne, *Éloge du pet, dissertation historique, anatomique, philosophique sur son origine, son antiquité, ses vertus*, Paris, s. éd., 1798, p. 86.

44. Sur cette question, on renverra aux travaux de Jacques Gélis (e.g. *La Sage-femme ou le médecin: une nouvelle conception de la vie*, Paris, Fayard, 1988) et Adeline Gargam (e.g. « L'obstétrique au XVIII^e siècle: un territoire de femmes convoité par les hommes », dans *Femmes et sciences*, Paris, Association Femmes et sciences, 2012, p. 73-90).

45. Voir Adeline Gargam, « Le Boursier du Coudray, Angélique », dans Valérie André et Huguette Krief (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 694-696.

une odeur désagréable⁴⁶. » Elle rejoint ici Guillaume Mauquest de la Motte, médecin accoucheur réputé sous le règne de Louis XIV, dont le traité des accouchements faisait autorité. S'efforçant de conseiller les futurs parents dans le choix des nourrices, il prescrit :

Pour la couleur des cheveux, le brun, le châtain, le blond cendré, sont des couleurs à souhaiter; on ne peut pas en dire autant de la couleur rousse, et de celles qui sont très blondes, ni de celles qui sont d'un noir de jais, elles sont non seulement sujettes à rendre une mauvaise odeur, mais aussi à des incommodités qui ne peuvent être connues que des personnes qui couchent avec elles, et ces incommodités ne peuvent manquer d'altérer la constitution de l'enfant, et de porter un grand préjudice à sa santé⁴⁷.

Au rang des incommodités « avouables » qui frappent les femmes rousses, celle de faire tourner le vin quand elles s'en approchent en période de menstruations... André Levret, obstétricien de Marie-Josèphe de Saxe, la mère du futur Louis XVI, ira encore plus loin lorsqu'il prononcera l'ostracisation radicale des nourrices rousses – « il n'y a qu'une voix sur ce fait » – qui ont le lait « comme plombé et communément puant »⁴⁸ ! Il n'y avait pas un long chemin à franchir pour affirmer la dangerosité de ces malheureuses qui « nuisent encore aux enfants par leur haleine, et souvent par l'odeur des aisselles »⁴⁹. Qu'elles se rassurent, les hommes sont logés à la même enseigne : « Si la transpiration des personnes rousses est chargée d'un principe odorant très pénétrant, c'est surtout dans la transpiration des aisselles que ce principe se développe davantage. Les Anciens comparaient son odeur à celle du bouc⁵⁰. »

D'autres praticiens étendent leurs considérations sur les rousseaux à l'ensemble de l'espèce, sans distinction de genre ni de profession. Nicolas Andry de Boisregard, le « Docteur vermineux »⁵¹, s'intéresse à eux de très loin dans

46. Angélique Le Boursier du Coudray, *Abrégé de l'art des accouchements, dans lequel on donne les préceptes nécessaires pour le mettre heureusement en pratique*, Paris, Veuve Delaguette, 1759, p. 177.

47. Guillaume Mauquest de la Motte, *Traité complet des accouchements naturels, non naturels, et contre nature, expliqué dans un grand nombre d'observations et de réflexions sur l'art d'accoucher*, Paris, d'Houry, 1765, t. 2, p. 1336-1337. Sur Mauquest de la Motte, on consultera Jacques Gélis, *Accoucheur de campagne sous le Roi-Soleil: le traité d'accouchement de G. Mauquest de La Motte*, Paris, Imago, 1989.

48. André Levret, *Essai sur l'abus des règles générales et contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchemens* [...], Paris, Prault, 1766, p. 279.

49. Henri-Gabriel Duchesne, *Dictionnaire de l'industrie ou collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et les arts* [...], Paris, Poignée, Volland, Billois, an IX (3^e éd.), p. 417.

50. « Aisselles », dans Collectif, *Encyclopédie méthodique. Médecine* [...], Paris, Panckoucke, Liège, Plomteux, 1787, t. 1, p. 593.

51. Considéré comme le père de la parasitologie, il s'était fait connaître comme le spécialiste par ses travaux sur les vers parasites de l'homme, ce qui lui avait valu ce plaisant sobriquet.

son traité de *L'Orthopédie*, composé à l'âge de quatre-vingts ans. Créateur de ce néologisme appelé à désigner la spécialité médicale que nous connaissons aujourd'hui, Andry s'en prend aux travaux de Claude Quillet – *La Callipédie ou l'art d'avoir de beaux enfants*, publié en 1665 –, composés en néo-latin et encore inédits en français à l'heure où notre auteur les consulte et les cite⁵². Pour le savant poète, qui sera souvent lu et commenté au XVIII^e siècle, les astres ont une influence déterminante sur le caractère des enfants à venir :

L'aspect du lion rend les cheveux roux, les yeux féroces, les membres démesurément longs. M. Quillet avertit ici qu'il a eu le malheur de naître sous cet astre, et qu'il a bien de la peine à se défendre des malignes influences d'une telle constellation ; ce qu'il y a de certain c'était qu'il était l'homme le plus laid de son temps.

S'il prend ses distances avec les élucubrations de son confrère, Andry semble partager le jugement esthétique de ses contemporains sur le physique prétendument ingrat des rouquins⁵³. Tout le monde cependant n'est pas aussi sceptique. L'auteur anonyme du traité *De la propagation du genre humain* prononce les mêmes oracles avec une candeur désarmante. On apprend que les enfants nés sous le signe du taureau auront les « narines longues et trop ouvertes », « de grands yeux noirs louches, un front désagréable, les cheveux roux, les sourcils noirs », etc. Quant à « l'affreux scorpion », il sera lui aussi « défiguré par ses membres » et affublé de cheveux roux. Les enfants nés sous ce signe seront « curieux, calomniateurs, méchants, bâtards, espions, traîtres, empoisonneurs »⁵⁴. Plus intéressant que cet horoscope désopilant, l'avis liminaire qui figure en tête de l'ouvrage mérite qu'on s'y attarde :

Nous nous attendons, néanmoins, à beaucoup de critiques, surtout pour ce qui concerne l'astrologie judiciaire ou l'influence des astres sur nos corps et sur nos facultés intellectuelles. On nous accusera de faire rétrograder les lumières de trois ou quatre cents ans, en renouvelant des rêveries auxquelles on ne croit plus depuis bien des siècles. Comme la réponse à ces graves objections se trouve dans notre ouvrage même, nous y renvoyons les aristarques qui se flatteront le plus de nous embarrasser ; et nous leurs [*sic*] dirons seulement ici, de vouloir bien se rappeler qu'il est de l'essence des temps éclairés de laisser à chacun la liberté de ses opinions⁵⁵.

52. Le poème de Quillet, *Calvidii Leti Callipaedia, seu de Pulchrae prolis habendae ratione*, sera traduit pour la première fois en français en 1749 par Charles-Philippe Monthenault d'Egley sous le titre *La Callipédie* [...].

53. Claude Quillet, cité en français par Nicolas Andry de Boisregard, « Préface », *L'Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps* [...], Bruxelles, Fricx, 1743, p. LV.

54. Collectif, *De la propagation du genre humain, ou Manuel indispensable pour ceux qui veulent avoir de beaux enfants, de l'un ou l'autre sexe*, Paris, Prudhomme, 1798, p. 36 et p. 71-72.

55. *Ibid.*, p. IX-X.

Faut-il rappeler que lorsque ce texte paraît, en plein Directoire, les adversaires des Lumières ont gagné du terrain ? Les idéologues ont fort à faire pour contrer les courants illuministes dont l'influence est particulièrement sensible en cette période charnière. La physiognomonie, quelque peu passée de mode depuis la période classique, n'avait pas dit son dernier mot. Certes, elle n'avait plus la cote, comme aux temps de Della Porta, mais elle avait continué à prodiguer ses conseils à travers la réédition des Anciens et de leurs continuateurs, comme Jean Belot, curé de Milmonts, adepte de pratiques divinatoires, de sciences occultes et de *physionomie*. Bien sûr, depuis Della Porta, on essayait de débarrasser la pseudo-science de son héritage oriental, tourné vers la magie, pour la ramener à plus de sérieux. De Buffon à Jaucourt, on condamne sans appel ces raisonnements « destitué[s] de tout fondement⁵⁶ ». Il n'empêche, la tentation est grande, et même les auteurs les plus érudits cèdent aux sirènes de la science des caractères. Quelles que soient leurs prétentions à l'objectivité, les œuvres de Dom Pernety, *l'illuminé de Berlin*, puis *d'Avignon*, renouent avec des antiennes bien connues :

Il y a encore une nuance de jaune, qui participe du rouge. C'est une couleur proprement rousse, ou d'un jaune ardent. On s'est défié dans tous les temps de ceux qui ont les cheveux et la peau teints de cette couleur. Serait-ce par ce que leur bile s'échauffe aisément, et que quand la bile est ardente et échauffée on est capable de se livrer aux plus grands excès ? Ou parce que tous les Anciens ont dit que les rousseaux étaient presque toujours des fourbes et des méchants ? On dit aujourd'hui, et le proverbe n'est pas nouveau, que ceux qui ont les cheveux roux sont tout méchants ou tout bons [...].

Et de reprendre ailleurs :

Les personnes rousses sont ordinairement de ce tempérament mais poussé à son plus haut degré. On ne doit donc pas s'étonner de les voir malignes, méchantes, fourbes, rusées, intrigantes, parlant et se mêlant de tout. Martial [...] dit qu'un certain Zoïle avait les cheveux roux, la barbe noire, qu'il était borgne et boiteux ; que ce serait donc un grand hasard s'il avait le cœur bon⁵⁷.

Cinq ans plus tard, les Français découvrirent en version française *l'Essai sur la physiognomonie* de Lavater, qui allait laisser son empreinte sur tout le XIX^e siècle. Sans surprise, les roux y sont présentés comme « souverainement bons, ou souverainement méchants⁵⁸ ».

56. « Physiognomie » [en ligne], *Encyclopédie*, article cité d'après ENCCRE [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedie/article/v12-1370-1/>].

57. Antoine-Joseph Pernety, *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, Berlin, Decker, 1776, t. 1, p. 176-177 et p. 82.

58. Johann Caspar Lavater, *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer*, La Haye, s. éd., 1786, t. 3, p. 340.

Terminons notre enquête en revenant à la littérature. Si les personnages roux sont légion dans la production du XIX^e siècle⁵⁹, force est de constater qu'ils sont relativement peu présents au siècle des Lumières. Lorsqu'ils font une rapide apparition sous la plume des auteurs, ils répondent en tout point au stéréotype et frôlent la caricature.

De tradition orale et populaire, les contes, repris au XVIII^e siècle, parfois réécrits et rassemblés dans le monumental *Cabinet des fées*, les convoquent volontiers lorsqu'il s'agit de dépeindre un personnage négatif ou, au contraire, un joli prince défiguré par un mauvais sort. Catherine de Lintot décrit ainsi le prince Sincer, héros du conte éponyme republié dans le *Nouveau cabinet des fées*. Le malheureux jeune homme, victime d'une fée jalouse et malfaisante, est condamné à ne pouvoir « être égalé en laideur par qui que ce fût au monde », jusqu'à ce qu'une princesse ne tombe amoureuse de lui malgré son physique repoussant :

Ce petit homme avait trois pieds de haut ; sa tête plate et fort large était ornée de grands cheveux roux ; ses yeux étaient enfoncés et si peu ouverts, qu'on ne les aurait jamais distingués sans le rouge éclatant dont ils étaient bordés ; son nez était long et pointu, ses joues pendaient jusque sur sa poitrine, et sa bouche et son menton étaient garnis d'une barbe rousse, longue et touffue. Son corps tout contrefait n'était soutenu que d'une jambe sur laquelle il était posé comme sur un pivot [...] ⁶⁰.

Heureusement pour lui, l'enchantement n'aura qu'un temps et l'amour de la princesse Aimée lui rendra tous ses attraits. Il n'en va pas de même pour ceux et celles qui, à l'image de la duchesse Grognon, sont affublés d'une rousseur congénitale, en parfait accord avec leur caractère :

Il y avait dans cette même cour une vieille fille fort riche, appelée la duchesse Grognon, qui était affreuse de tout point : ses cheveux étaient d'un roux couleur de feu ; elle avait le visage épouvantablement gros et couvert de boutons ; de deux yeux qu'elle avait eus autrefois, il ne lui en restait qu'un chassieux ; sa bouche était si grande, qu'on eût dit qu'elle voulait manger tout le monde ; mais, comme elle n'avait point de dents, on ne la craignait pas ; elle était bossue devant et derrière, et boiteuse des deux côtés. Ces sortes de monstres portent envie à toutes les belles personnes : elle haïssait mortellement Gracieuse, et se retira de la cour pour n'en entendre plus dire du bien ⁶¹.

Le fils de la fée Noirjarbarbe n'est pas plus gracieux, dans *Le Prince des Aigues Marines*, conte de Louise Levesque, publié en 1744 :

59. Nous renvoyons sur ce point à nos ouvrages déjà cités.

60. « Le Prince Sincer », dans Louis Batissier (dir.), *Le Nouveau Cabinet des fées*, Genève, Slatkine Reprints, 1978, t. 14, p. 320.

61. Marie-Catherine d'Aulnoy, « Gracieuse et Percinet », dans Collectif, *Le Cabinet des fées, ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux*, Genève, Barde, Manget et C^{ie}, 1785, t. 2, p. 6. Composés au XVII^e siècle, les contes de madame d'Aulnoy connurent un énorme succès au XVIII^e, attesté par le nombre de rééditions dont ils ont fait l'objet.

Il était encore mille fois plus méchant que sa mère. C'était un monstre. Il était nain ; une bosse par devant, une autre par derrière le rendaient encore plus difforme. Ses yeux étaient petits, enfoncés et bordés de rouge. Son nez camus laissait voir jusqu'au fond de son cerveau, ses cheveux roux et plats couvraient son front ridé et plein de bosses et de cicatrices. Sa bouche large n'avait plus qu'un reste de dents pourries ; ses lèvres pâles couvraient la moitié de son menton. Ses jambes étaient torses et son cœur était encore mille fois plus horrible que sa figure⁶².

Martial l'avait bien dit, impossible d'être un homme bon lorsqu'on est frappé de tant de tares physiques qui reflètent le vrai visage de notre âme... Roux, le diable boiteux d'Alain-René Lesage⁶³, roux, les méchants Yahoos des *Voyages de Gulliver*⁶⁴, roux le bouillant Biscayen de *Gil Blas de Santillane*⁶⁵, roux encore l'infâme Talbot qui torture la pauvre Pauliska chez Révéroni Saint-Cyr⁶⁶, rousse enfin, la jeune donzelle convoquée au château de Silling pour réveiller les ardeurs fatiguées des libertins sadiens :

Peu après, continua Duclos, nous vîmes arriver au sérail une fille d'environ trente ans, assez jolie, mais rousse comme Judas. [...] À peine furent-ils dans la même chambre que la fille se mit toute nue et nous montra un corps fort blanc et très potelé. « Allons, saute, saute ! lui dit le financier, échauffe-toi, tu sais très bien que je veux qu'on sue ». Et voilà la rousse à cabrioler, à courir par la chambre, à sauter comme une jeune chèvre, et notre homme à l'examiner en se branlant, et tout cela sans que je puisse deviner encore le but de l'aventure. Quand la créature fut en nage, elle s'approcha du libertin, leva un bras et lui fit sentir son aisselle dont la sueur dégouttait de tous les poils. « Ah ! c'est cela, c'est cela ! dit notre homme en flairant avec ardeur ce bras tout gluant sous son nez, quelle odeur, comme elle me ravit ! » Puis s'agenouillant devant elle, il la sentit et la respira de même dans l'intérieur du vagin et au trou du cul ; mais il revenait toujours aux aisselles, soit que cette partie le flattât davantage, soit qu'il y trouvât plus de fumet ; c'était toujours là que sa bouche et son nez se reportaient avec le plus d'empressement. [...] Et il fallait, dit l'évêque, que cette créature fût absolument rousse ? – Absolument, dit Duclos. Ces femmes-là, vous ne l'ignorez point, monseigneur, ont dans cette partie un fumet infiniment plus violent, et le sens de l'odorat était sans doute celui qui, une fois picoté par des choses fortes, réveillait le mieux dans lui les organes du plaisir⁶⁷.

62. Louise Levesque, *Le Prince des Aigues Marines et le prince invisible*. Contes, Paris, Coustelier, 1744, p. 97-98.

63. Alain-René Lesage, *Le Diable boiteux*, Paris, Mouton, 1970, p. 88.

64. Jonathan Swift, *Gulliver's Travels*, Edinburgh, The Nonesuch Press, 1968, p. 260-261.

65. Alain-René Lesage, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, Paris, Garnier, 1955, t. 1, p. 98-99.

66. Jacques-Antoine de Révéroni Saint-Cyr, *Pauliska ou la perversité moderne*, Paris, Desjonquères, 1991, p. 89 et p. 90 *passim*.

67. Donatien Alphonse François de Sade, « Première partie : 5^e journée », *Les Cent-Vingt Journées de Sodome*, Œuvres, édition établie par Michel Delon, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1990, p. 128-129.

Les exemples parlent d'eux-mêmes, on chercherait en vain une image flattée ou valorisante des individus aux cheveux rouges. Les femmes surtout semblent déplaire lorsqu'elles présentent une toison flamboyante. La chose a de quoi surprendre lorsqu'on sait l'extraordinaire pouvoir de séduction qu'elles exerceront sur les mâles du siècle suivant. Certes, on leur reprochera alors, comme Zola, d'être des femmes fatales, l'incarnation de la « chair centrale » destinée à corrompre les sages époux comme les jeunes béjaunes, à liquéfier tout ce qu'elles approchent avec leur « odeur mure de femme faite »⁶⁸, elles n'en demeureront pas moins des objets de désir dont la beauté est rarement remise en question⁶⁹. Autres temps, autres mœurs, les rousses déplaisent ici, quels que soient leur rang, leur origine sociale et leur fortune. Et cela déjà au XVII^e siècle. À en croire la comtesse de Boigne, Marie de Rohan, duchesse de Chevreuse, que l'Histoire a célébrée pour son rôle capital dans les intrigues de la Cour du Grand Siècle, aurait très mal vécu d'avoir hérité de ces allèles récessifs sur le chromosome 16 :

Madame de Chevreuse répugnait à montrer son effroyable changement à une personne qui ne l'avait pas revue depuis les temps de sa brillante prospérité. En outre de l'exil, Madame de Chevreuse avait un chagrin qui avait empoisonné sa vie. Elle était horriblement rousse ; elle était persuadée que personne ne s'en doutait, et c'était une constante préoccupation, tellement que, deux heures avant sa mort, ses cheveux ayant un peu crû pendant sa dernière maladie, elle se fit raser et ordonna qu'on jetât les cheveux au feu devant elle pour qu'il n'en restât aucune trace. Ses enfants ayant l'indiscrétion d'avoir des cheveux d'un rouge ardent, elle les avait pris en horreur et ne pouvait les envisager⁷⁰.

C'est dire combien il devait être difficile d'assumer ce particularisme aujourd'hui tellement recherché par les femmes, du moins de façon artificielle.

Malgré son patronyme, Rousseau partage les antipathies de son siècle et porte sur les rousses un regard sans concession. Découvrant les charmes des jeunes savoyardes, il retrace le portrait de ses jeunes écolières. Toutes lui plaisent... Toutes, sauf une :

La sœur, madame de Charly, la plus belle femme de Chambéry, n'apprenait plus la musique, mais elle la faisait apprendre à sa fille, toute jeune encore, mais dont

68. Voir notre article « Nana: Blonde Vénus ou diable roux? », *Cahiers des paralittératures*, vol. 9 (2005), p. 137-155. C'est dans l'*Ebauche* de *Nana* que Zola utilise cette expression de « chair centrale » ; cf. *Étude sur Nana, Les Rougon-Macquart* [...], édition intégrale publiée sous la direction d'Armand Lanoux, études, notes et variantes par Henri Mitterand, Paris, Gallimard (La Pléiade), t. 2, 1961.

69. Cf. Valérie André, *Réflexions sur la question rousse*, op. cit., chap. II, « Nana et ses sœurs », *passim*.

70. Éléonore-Adèle d'Osmond [comtesse de Boigne], *Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne née d'Osmond, publié intégralement d'après le manuscrit original*, Paris, Émile-Paul frères, 1921, t. 1, p. 241-242.

la beauté naissante eût promis d'égaliser celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse.

De retour de voyage, «Petit» comprend rapidement que «Maman» n'a pas tardé à le remplacer. Dans le lit de madame de Warens, c'est le Vaudois Witzenried qui a désormais sa place. On comprend la déconvenue de Jean-Jacques, supplanté par un garçon perruquier, «grand fade blondin» aux goûts pour le moins discutables :

À la possession d'une femme pleine de charmes, il ajouta le ragoût d'une femme de chambre vieille, rousse, édentée, dont maman avait la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur⁷¹.

Les choses commencent-elles à changer au tournant des Lumières? Le témoignage de Louis-Sébastien Mercier est trop isolé pour nous permettre de souscrire aussi rapidement à une telle hypothèse. Ne résistons pas, cependant, au plaisir de citer ce rapide extrait qui semble aller dans ce sens :

C'est à table, c'est à la clarté des bougies que les femmes aiment à se montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis longtemps sur le choix des brunes et des blondes : on mit d'accord ces rivales en préférant les rousses. Les femmes affectent cette ardente couleur en usant d'une poudre qui leur en donne le teint et les cheveux⁷².

On remarquera toutefois que la couleur prisée par les dames dont nous parle Mercier relève de l'artifice et n'a pas grand-chose à voir avec la roussure naturelle. Cyrano de Bergerac avait essayé, pourtant, de leur rendre hommage, plusieurs dizaines d'années plus tôt :

Madame, Je sais bien que nous vivons dans un pays où les sentiments du vulgaire sont si déraisonnables que la couleur rousse, dont les plus belles chevelures sont honorées, ne reçoit que beaucoup de mépris ; mais je sais bien aussi que ces stupides, qui ne sont animés que de l'écume des âmes raisonnables, ne sauraient juger comme il faut des choses excellentes, à cause de la distance qui se trouve entre la bassesse de leur esprit et la sublimité des ouvrages dont ils portent jugement sans les connaître [...]⁷³.

71. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, s. l., Imprimerie nationale éditions, 1995, première partie, livre 5, p. 392 et livre 6, p. 489.

72. Louis-Sébastien Mercier, chap. DXCIII «Table», dans *Tableau de Paris*, Genève, Slatkine Reprints, 1979, vols. 7-8, p. 294-295. Nous remercions Aurélia Gaillard de nous avoir communiqué cette référence.

73. Savinien de Cyrano de Bergerac, «Pour une dame rousse», *Œuvres complètes*, II, *Lettres, Entretiens pointus, Mazarinades*, textes établis et commentés par Luciano Erba pour les *Lettres* et les *Entretiens pointus* et par Hubert Carrier pour les *Mazarinades*, Paris, Honoré Champion, 2001, p. 92.

Les *sentiments du vulgaire* sont hélas souvent plus tenaces que les enseignements du sens commun. Impitoyable pourfendeur des superstitions en tout genre, Laurent Bordelon comptait le préjugé contre les roux au nombre des « imaginations extravagantes de monsieur Oufle⁷⁴ ». Il est pour ainsi dire le seul écrivain que nous ayons rencontré à avoir explicitement dénoncé l'absurdité de telles idées reçues aux fondements prétendument scientifiques. Ses *Coudées franches* font dissonance dans le chœur d'imprécations accusatrices et de jugements déplacés :

Avoir les cheveux roux, la barbe noire, faute d'un œil et être boiteux, mauvais présage! C'est Martial qui le dit. [...] Je m'étonne comment les rousseaux, les borgnes et les boiteux ne font pas leurs efforts pour détruire tous les Martials du monde. [...] Quoi! Il ne sera pas possible d'être honnête homme, à cause qu'on aura faute d'un œil, une jambe plus courte que l'autre, une barbe noire et es cheveux roux! cela s'appelle faire un conte borgne, clocher devant les boiteux, faire barbe de foire à Dieu, et discourir comme un chienpot la perruque, (voilà du bas; il convient au ridicule du sujet, ce sujet ne mérite pas de plus beaux termes; employons-en pourtant de plus supportables en faveur de ceux qui liront) le soleil est roux, l'or est roux, la fameuse Toison était rousse, Adam était rousseau, le roux est une marque de tempérament de feu, un symbole d'ardeur; [...] Voilà assurément de bons physiciens! J'ai remarqué souvent que certains dictons injurieux font la plus grande pitié du monde, quand on les approfondit; cependant ils se répandent et passent pour autant de maximes, que qui que ce soit ne s'avise de rejeter. Un rousseau a été un scélérat, un traître: donc tous les rousseaux sont des traîtres et des scélérats. Belle conséquence! Voilà pourtant comme on raisonne d'ordinaire. Allez, prophètes de malheur, prédiseurs à outrance; quand il s'agit de bons raisonnements, vous n'avez qu'à vous en torcher les barbes, vous n'y connaissez rien. [...] Qui aurait jamais cru qu'une certaine couleur de poil, un œil sein (*sic*), une jambe bien faite eussent été absolument nécessaires pour être humble, chaste, doux, fidèle, juste, patient, sobre, charitable, pour arriver à la perfection⁷⁵.

C'était en 1712! Pratiquement plus personne après lui, hélas, ne relèvera l'incongruité des discours proférés contre les personnes rousses. Le rationalisme des Lumières n'a pas atteint le berceau des rousseaux, les sentences proverbiales ont remplacé le jugement des intellectuels dont le silence assourdissant a, en quelque sorte, légitimé les enseignements catégoriques de la tradition. La discrimination devait probablement paraître dérisoire et, d'une certaine manière, tellement méritée... Le XIX^e siècle allait hériter d'une « mythologie du roux » accomplie et jamais démentie dont nos sociétés judéo-chrétiennes gardent encore les traces indélébiles. Aux blogs anti-roux qui fleurissent sur les

74. Laurent Bordelon, *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle* [...], Amsterdam, Roger, Humbert [...], 1710, t. I, p. 164.

75. Laurent Bordelon, *Les Coudées franches*, Paris, Prault, 1712, p. 45-50.

réseaux sociaux s'opposent désormais les annuels *redheads days*⁷⁶. La Rousseur est devenue *tendance* mais demeure un symbole d'altérité ambivalente dont les plus jeunes font encore les frais. Être roux, au XVIII^e siècle, comme de tous temps dans les sociétés occidentales, c'était porter sur le visage la marque souvent si douloureuse de la marginalité.

Références

- ACADÉMIE FRANÇAISE, *Dictionnaire* [en ligne], site Internet *Dictionnaire de l'Académie française* [<https://www.dictionnaire-academie.fr>].
- ANDRÉ, Valérie, *La Rousseur infamante*, Bruxelles, Éditions de l'Académie (Académie en poche), 2014.
- , *Réflexions sur la question rousse*, Paris, Tallandier, 2007.
- , «Nana: Blonde Vénus ou diable roux?», *Cahiers des paralittératures*, vol. 9 (2005), p. 137-155.
- , *Le Traité sur la tolérance de Voltaire. Un champion des lumières contre le fanatisme*, Paris, Honoré Champion, 1997.
- ANDRY DE BOISREGARD, Nicolas, *L'Orthopédie, ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps [...]*, Bruxelles, Fricx, 1743.
- BATISSIER, Louis (dir.), *Le Nouveau Cabinet des fées*, Genève, Slatkine Reprints, 1978, t. 14.
- BORDELON, Laurent, *Les Coudées franches*, Paris, Prault, 1712.
- , *L'Histoire des imaginations extravagantes de Monsieur Oufle [...]*, Amsterdam, Roger, Humbert [...], 1710, t. 1.
- BYL, Simon, «Hippocrate et l'ambivalence», *Revue belge de philologie et d'histoire*, vol. 81, n° 1 (2003), p. 11-37.
- , *Recherches sur les grands traits biologiques d'Aristote: sources écrites et préjugés*, Bruxelles, Palais des Académies, 1980.
- COLLECTIF, *De la propagation du genre humain, ou Manuel indispensable pour ceux qui veulent avoir de beaux enfants, de l'un ou l'autre sexe*, Paris, Prudhomme, 1798.
- , *Dictionnaire de Trévoux* [en ligne], édition lorraine, Nancy 1738-1742, site Internet *Centre national de ressources textuelles et lexicales* [<https://www.cnrtl.fr/dictionnaires/anciens/trevoux/menui.php>].
- , *Le Cabinet des fées, ou Collection choisie des contes des fées et autres contes merveilleux*, Genève, Barde, Manget et C^{ie}, 1785, t. 2.
- , *Encyclopédie méthodique. Médecine [...]*, Paris, Panckoucke, Liège, Plomteux, 1787, t. 1.
- CYRANO DE BERGERAC, Savinien de, *Œuvres complètes*, II, *Lettres, Entretiens pointus, Mazarinades*, textes établis et commentés par Luciano Erba pour les *Lettres* et les *Entretiens pointus* et par Hubert Carrier pour les *Mazarinades*, Paris, Honoré Champion, 2001.
- DE COMPIÈGNE, Mercier, *Éloge du pet, dissertation historique, anatomique, philosophique sur son origine, son antiquité, ses vertus*, Paris, s. éd., 1798.

76. Ces rassemblements ont lieu, chaque année, aux Pays-Bas à la fin de l'été; voir le site Internet *Readhead Days* [<https://www.redheaddays.nl/>].

- DELLA PORTA, Giambattista, *De Humana Physiognomonia*, Paris, Aux amateurs de livres, 1990 [1586].
- DE RÉVÉRONI SAINT-CYR, Jacques-Antoine, *Pauliska ou la perversité moderne*, Paris, Desjonquères, 1991.
- DE SADE, Donatien Alphonse François, *Œuvres*, édition établie par Michel Delon, Paris, Gallimard (La Pléiade), 1990.
- DIDEROT, Denis et Jean Le Rond D'ALEMBERT, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [en ligne], site Internet *Édition Numérique Collaborative et Critique de l'Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers (ENCCRE)* [<http://enccre.academie-sciences.fr/encyclopedia/>].
- D'OSMOND, Éléonore-Adèle [comtesse de Boigne], *Récits d'une tante. Mémoires de la comtesse de Boigne née d'Osmond, publié intégralement d'après le manuscrit original*, Paris, Émile-Paul frères, 1921, t. 1.
- DUCHESNE, Henri-Gabriel (dir.), *Dictionnaire de l'industrie ou collection raisonnée des procédés utiles dans les sciences et les arts [...]*, Paris, Poignée, Volland, Billois, Paris, an IX (3^e éd.).
- DU COUDRAY, Angélique Le Boursier, *Abrégé de l'art des accouchements, dans lequel on donne les préceptes nécessaires pour le mettre heureusement en pratique*, Paris, Veuve Delaguette, 1759.
- FURETIÈRE, Antoine, *Dictionnaire universel, contenant généralement tous les mots françois tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts [...]*, La Haye, A. et R. Leers, 1690.
- GAILLARD, Aurélia et Catherine LANOË, « Couleur(s) sur les Lumières », *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019), p. 13-29.
- GARGAM, Adeline, « Le Boursier du Coudray, Angélique », dans Valérie ANDRÉ et Huguette KRIEF (dir.), *Dictionnaire des femmes des Lumières*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 694-696.
- , *Femmes et sciences*, Paris, Association Femmes et sciences, 2012.
- GÉLIS, Jacques, *Accoucheur de campagne sous le Roi-Soleil: le traité d'accouchement de G. Mauquest de La Motte*, Paris, Imago, 1989.
- , *La Sage-femme ou le médecin: une nouvelle conception de la vie*, Paris, Fayard, 1988.
- GOULIN, Jean et Anselme JOURDAIN, *Le Médecin des dames, ou l'art de les conserver en santé [...]*, Paris, Chez Vincent, 1771.
- LANZMANN, Jacques, *Le Têtard*, Paris, Robert Laffont (Le Livre de poche), 1976.
- LAVATER, Johann Caspar, *Essai sur la physiognomonie, destiné à faire connaître l'homme et à le faire aimer*, La Haye, s. éd., 1786, t. 2.
- LESAGE, Alain-René, *Le Diable boiteux*, Paris, Mouton, 1970.
- , *Histoire de Gil Blas de Sentillane*, Paris, Garnier, 1955, t. 1.
- LEVESQUE, Louise, *Le Prince des Aigues Marines et le prince invisible. Contes*, Paris, Coustelier, 1744.
- LEVRET, André, *Essai sur l'abus des règles générales et contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchemens [...]*, Paris, Prault, 1766.
- MARTIAL, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, 1911.

- MAUQUEST DE LA MOTTE, Guillaume, *Traité complet des accouchements naturels, non naturels, et contre nature, expliqué dans un grand nombre d'observations et de réflexions sur l'art d'accoucher*, Paris, d'Houry, 1765, t. 2.
- MENIN, Marco, « La philosophie des couleurs de Bernardin de Saint-Pierre », *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019), p. 127-140.
- MERCIER, Louis-Sébastien, *Tableau de Paris*, Genève, Slatkine Reprints, 1979, vols. 7-8.
- MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, Paris, Garnier / Flammarion, 1995.
- MUCHEMBLED, Robert, *Une histoire du Diable. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil (Points), 2000.
- PASTOUREAU, Michel, « Tous les gauchers sont roux », *Le Genre humain*, n°s 16-17 (1988), p. 343-354.
- PERNETY, Antoine-Joseph, *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, Berlin, Decker, 1776, t. 1.
- PROUST, Jacques, « Diderot et la physiognomonie », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, n° 13 (1961), p. 317-329.
- RIPOLL, Élodie, « La couleur dans le roman des Lumières. Enjeux, emplois et évolutions », *Dix-huitième siècle*, n° 51 (2019), p. 77-92.
- , *Penser la couleur en littérature. Explorations romanesques des Lumières au réalisme*, Paris, Classiques Garnier, 2018.
- ROUDOU, Katherine, *Le Thème de sainte Marie-Madeleine dans la littérature d'expression française, en France et en Belgique, de 1814 à nos jours*, Paris, Honoré Champion, 2014.
- , « Des souvenirs dormant dans cette chevelure... Étude de la chevelure magdaléenne dans la littérature contemporaine », *Studi Francesi*, n° 161 (2010), p. 232-243.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, s. l., Imprimerie nationale éditions, 1995.
- SWIFT, Jonathan, *Gulliver's Travels*, Edinburgh, The Nonesuch Press, 1968.
- TROUSSON, Raymond et Jerom VERCRUYSE (dir.), *Dictionnaire de Voltaire*, Paris, Honoré Champion, 2003.
- VERGA, Giovanni, *Vita dei campi*, édition critique établie par Carla Riccardi, Firenze, Le Monnier, 1987.
- , *Nouvelles siciliennes. La vie aux champs*, Paris, Denoël, 1976.
- VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1970, vol. 7; 1994, vol. 69; 2003, vol. 16; 2007, vol. 32b.
- , *Essai sur les mœurs*, Paris, Classiques Garnier, 1963, t. 1.
- YOYOTTE, Jean, « Héra d'Héliopolis et le sacrifice humain », *École pratique des hautes études – section des sciences religieuses. Annuaire*, t. 89 (1980), p. 31-102.
- ZOLA, Émile, *Les Rougon-Macquart* [...], édition intégrale publiée sous la direction d'Armand Lanoux, études, notes et variantes par Henri Mitterand, Paris, Gallimard (La Pléiade), t. 2, 1961.